

après M. Papineau, fit un discours chaleureux où après avoir dit que les Canadiens trouveraient dans l'union et dans le patriotisme de la jeunesse les moyens de vaincre la bureaucratie, il ajouta : "Nous sommes maintenant les Fils de la liberté, mais on nous appellera bientôt les Fils de la victoire."

Tout à coup un grand bruit se fait entendre dans la rue et des pierres commencent à tomber dans la cour où se tenait l'assemblée. Les deux tiers des Fils de la liberté étaient alors partis; il pouvait en rester deux à trois cents.

C'étaient les membres du *Doric Club*, qui venaient troubler la réunion si paisible des Fils de la liberté, et créer une bagarre dont les bureaucrates se prévaudraient ensuite pour appeler les vengeances des autorités contre les patriotes. D'ailleurs, ils n'avaient rien à craindre, car ils savaient qu'au premier signal les troupes sortiraient pour les soutenir.

Les Fils de la liberté exaspérés par la conduite des bureaucrates, résolurent de faire leur chemin en leur passant sur le corps, s'il le fallait, et de se disperser paisiblement à la Place d'Armes avant l'arrivée des troupes. Ils s'armèrent de bâtons—les deux partis en avaient toujours à leurs lieux de réunion—formèrent quatre colonnes de deux de front, et ouvrant les portes de la cour, s'élançèrent dans la rue au pas de charge. A la vue de ses hommes déterminés, la foule s'ouvrit pour leur livrer passage et les membres du *Doric Club* s'enfuirent à toutes jambes du côté de la Place d'Armes. On aurait dit une bande de lièvres poursuivis par des chasseurs. Mais ils se rallièrent et par trois fois essayèrent d'entamer le petit bataillon des Fils de la liberté. Les pierres pleuvaient de tous côtés, il y eut plusieurs coups de pistolet, mais personne ne fut tué.

Les Fils de la liberté ayant chassé devant eux les membres du *Doric Club* jusqu'à la Place d'Armes, se séparèrent à cet endroit, comme ils en étaient convenus. Ils firent bien, car ils étaient à peine dispersés que les troupes et les volontaires arrivaient de tous côtés pour arrêter le désordre en prêtant main forte à ceux qui l'avaient créé.

Un petit groupe des Fils de la liberté fut odieusement maltraité à l'entrée de la rue St. Laurent et plusieurs personnes inoffensives furent attaquées. C'est ainsi que M. Brown, qui s'en retournait tranquillement seul, comme si rien n'eût été, fut lâchement attaqué au coin des rues St. Jacques et St. François-Xavier, et frappé sur le derrière de la tête d'un coup de bâton qui l'étendit sans connaissance dans la rue. On l'aurait tué là si quelqu'un ne l'avait arraché à ces forcenés en le couvrant de son corps. Les coups qu'il reçut sur la tête furent si violents qu'il en perdit un œil.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, les membres du *Doric Club*, groupés derrière les troupes, paradèrent dans les rues et parcoururent la ville en triomphateurs, aux applaudissements des bureaucrates. Ils se vengèrent de s'être sauvés devant des hommes de cœur, en s'attaquant à des personnes sans défense et aux propriétés. Ils brisèrent les vitres de la maison de M. Papineau et allèrent ensuite saccager l'imprimerie de M. Louis Perrault sur la rue St. Vincent, où ils détruisirent les presses du *Vendicator*, dans l'espoir de réduire au silence cet organe puissant de la cause nationale, ce terrible adversaire de la tyrannie bureaucratique.

Les Fils de la liberté s'étaient réunis, le six novembre, pour la dernière fois, car, quelques jours après, leurs chefs étaient jetés en prison sur accusation de haute trahison, et les Canadiens prenaient les armes pour s'opposer à l'exécution des mandats d'arrestation.

Pendant que quelques-uns des Fils de la liberté languissaient dans les cachots, on trouvait les autres sur les champs de bataille de St. Denis, de St. Charles et de St. Eustache.

T. S. BROWN.

M. Brown souffrait encore beaucoup des blessures qu'il avait reçues, le six novembre, lorsqu'il apprit, durant la journée du seize, qu'un mandat d'arrestation pour haute trahison venait d'être émané contre lui. Il prit aussitôt la résolution de se rendre aux Etats-Unis. Il se fit conduire en toute hâte au pied du courant pour traverser à Longueuil, mais ayant appris que le bateau attendait deux compagnies de régulariers, il crut prudent de s'éloigner. Après avoir vainement cherché à se faire traverser en canot, il partit pour la Pointe-aux-Trembles avec un cultivateur chez qui il passa la nuit.

Le lendemain, il traversait à Varennes où il rencontra chez le Dr. Duchesnois deux de ses chefs de division, Rodolphe Desrivières et le Dr. Gauvin, qui lui apprirent l'exploit de Bonaventure Viger et de ses braves compagnons sur le chemin de Chambly. "Puisque le bal est commencé, dit Brown, il faut prendre place dans la danse.—Oui, reprit, Gauvin, ne nous laissons pas traquer plus longtemps comme des bêtes sauvages. Allons à St. Charles et établissons-y un camp."

Cela se passait, pendant que Wolfred Nelson disait à quelques habitants réunis autour de lui à St. Denis, qu'il ne se laisserait pas arrêter comme un criminel.

Tels furent les commencements de cette insurrection de 1837 qui a fait tant de bruit, causé de l'inquiétude à l'Angleterre et coûté des millions. Voilà cette rébellion à laquelle on a voulu donner les proportions d'une révolution mûrie et préparée longtemps d'avance!

Après cette déclaration de guerre, nos trois mousquetaires partirent pour St. Charles. S'étant arrêtés, sur leur chemin, à une auberge, ils entendirent des gens qui disaient : "Pourquoi les chefs désertent-ils? Nous avons des fusils et de la poudre, nous pouvons les défendre."

Ayant appris que M. Drolet, de St. Marc, avait fait de sa maison une espèce de château-fort que défendaient une cinquantaine de patriotes, ils s'y rendirent, mais au lieu de gens armés, ils n'y trouvèrent que madame Drolet, ses deux demoiselles et le plus jeune de ses fils, ainsi qu'un vieux serviteur qui ressemblait peu à un guerrier.

Le lendemain, ils traversaient de St. Marc à St. Charles. Rendus de l'autre côté de la rivière, ils furent fort surpris d'y trouver M. Papineau, le Dr. O'Callaghan et le Dr. Wolfred Nelson. La rencontre fortuite de ces hommes dont les têtes venaient d'être mises à prix était singulière. Ils se séparèrent après s'être communiqué leurs projets et nos trois guerriers s'occupèrent immédiatement de mettre à exécution le dessein qui les amenait à St. Charles.

Gauvin alla à la tête d'une escouade de dix-sept hommes prendre possession du manoir de M. Debartzch que les patriotes avaient forcé de partir, quelques jours auparavant pour Montréal. Quelques minutes après le départ de Gauvin, un compatriote tenant par la bride un magnifique cheval, venait trouver Brown et lui disait, en le saluant respectueusement : "Général, les patriotes vous prient de vous rendre au camp." Il s'y rendit aussitôt.

La maison de M. Debartzch était déjà transformée en camp et gardée par des sentinelles. On accourut de tous côtés pour voir le nouveau général. On le trouva un peu maigre et décharné, d'apparence chétive, mais comme on avait appris la cause de ses souffrances, on n'en eut que plus de sympathie pour lui. Le fait est que ce pauvre général, à la tête enflée, aux mâchoires à demi brisées et au corps disloqué, faisait pitié à voir, il pouvait à peine parler et marcher. Etre debout nuit et jour pour recevoir les patriotes qui arrivaient de tous côtés, leur trouver des vivres et des armes, les discipliner et les diriger dans les travaux de défense et de fortification, c'était une terrible tâche pour un homme malade, pour un général qui n'avait jamais été soldat.

Il se mit à l'œuvre cependant et se montra digne de la confiance qu'on avait en lui par son zèle et son activité. Il put ainsi se rendre, à force d'énergie et grâce à une surexcitation nerveuse, jusqu'à cette fatale journée du vingt-cinq novembre. Rien d'étonnant que les forces lui aient manqué, que ses pensées se soient troublées dans l'état de corps et d'esprit où il était.

Devant faire un récit circonstancié de la bataille de St. Charles, lorsque nous en publierons le plan, nous n'en dirons pas plus long aujourd'hui sur ce sujet. Avant la fin de la bataille, Brown était sur le chemin de St. Denis où il fut mal reçu. "Pourquoi n'êtes-vous pas à St. Charles?" lui dit Wolfred Nelson en l'apercevant.

Les Canadiens étaient exaspérés; sans l'intervention du Dr. Nelson, un vrai patriote, F. X. Hubert, frère de M. le protonotaire Hubert l'aurait tué probablement. Quand on apprit les circonstances de la bataille, les colères s'apaisèrent, et on se mit à réfléchir sur ce qu'il fallait faire.

On avait espéré un instant que toutes les paroisses se leveraient pour barrer le chemin aux troupes anglaises qui se rendaient triomphantes à Montréal, mais le désastre de St. Charles avait abattu tous les courages. Les gens disaient qu'ils étaient trahis par les chefs et que le général s'était sauvé avec l'argent des patriotes. M. Brown entendit plusieurs fois de ses propres oreilles ces propos peu flatteurs.

Wolfred Nelson, George Etienne Cartier (maintenant Sir George,) Marchessault et Brown restèrent à St. Denis jusqu'au deux décembre, cherchant à soulever les gens et à les décider à lutter contre les troupes si elles revenaient à St. Denis. Mais leurs efforts furent inutiles, ils furent obligés de partir, le deux, pour ne pas tomber entre les mains du Col. Gore qui marchait de Sorel sur St. Denis. Ils prirent ensemble le chemin des Etats-Unis, mais ils se séparèrent dans les bois. Il n'y eût que M. Brown qui, après des fatigues et des souffrances inouïes, put arriver, à moitié mort, aux Etats-Unis où il vécut jusqu'en 1844.

Le bill d'amnistie de M. Lafontaine lui ayant permis de revenir dans le pays, il se hâta d'en profiter. Ses adversaires comme ses amis d'autrefois le virent revenir avec plaisir, car il n'y avait qu'une opinion sur la loyauté de son caractère et la sincérité de ses convictions. Il se

remit dans le commerce et après de nombreuses vicissitudes il devint syndic officiel sous l'acte de Faillite.

M. Brown est né au Nouveau-Brunswick en 1803. Son grand-père, Américain de naissance, avait quitté Boston, durant la révolution américaine, pour aller s'établir à Halifax. Sa grand-mère était cousine de Sir John Wentworth qui fut le dernier gouverneur du New Hampshire, sous la domination anglaise, et le devint ensuite à la Nouvelle-Ecosse.

Comme les Nelson, il était d'une famille loyale qui avait souffert même pour sa fidélité à la couronne d'Angleterre, mais son caractère généreux et son esprit droit en faisaient naturellement un adversaire de l'injustice et de la tyrannie. Longtemps avant '37, il avait embrassé la cause libérale et protesté dans des discours et des écrits contre les injustices dont le Bas-Canada était victime. Il fut l'un des collaborateurs les plus utiles et les plus énergiques du *Vendicator*, le seul organe anglais de la cause populaire.

M. Brown n'a pas prouvé qu'il était un grand général, il a trop de nerfs pour cela, mais ses discours et ses écrits dénotent un homme de beaucoup d'intelligence, à l'esprit vif, perspicace et poli, développé par l'étude et la réflexion; d'un caractère susceptible d'entraînement porté vers les choses qui élèvent l'âme et ornent l'esprit. Il était plutôt fait pour être un homme de lettres qu'un homme d'affaires, un journaliste ou un homme politique qu'un général, aussi ses écrits ont eu plus de succès que ses opérations commerciales et militaires.

Lorsqu'on voit le nom de M. T. S. Brown au bas d'un article, on le lit, parce qu'on est certain que c'est bien pensé, écrit avec élégance et distinction.

Actif, instruit, d'une nature expansive, il s'occupe un peu de tout et a sur beaucoup de choses une foule de connaissances. Les facultés brillantes sont plus développées chez lui qu'elles ne le sont généralement chez les Anglais, surtout les gens de commerce; c'est un homme à théories, chez qui le sentiment l'emporte sur le calcul en face d'un principe. Ajoutons à cela un tempérament nerveux, et l'on aura l'explication de ses actes, la clef du rôle qu'il a joué en '37.

Quoi qu'il en soit, son nom mérite d'être inscrit parmi ceux de ces généreux Anglais qui ont pris fait et cause pour nous, à une époque où il fallait de l'énergie pour le faire. Ils sont rares les hommes qui ont le courage de se séparer de leurs compatriotes, de sacrifier leur intérêt personnel et leur affections les plus puissantes pour une idée, un principe. Et c'est parce qu'ils sont rares qu'on doit les apprécier, comme ils le méritent.

ANDRÉ OUMET.

M. Ouimet fut une des premières victimes des mandats d'arrestations du 16 novembre, 1837. Sa qualité de Président des Fils de la liberté lui donnait droit à cette faveur. Il se trouva en bonne compagnie, car, le même soir et le lendemain, il fut rejoint par plusieurs de ses amis. Il resta huit mois en prison; c'était long pour un homme accoutumé à une vie d'émotions et d'activité.

Il a laissé le récit de ses impressions de prison dans des mémoires curieux, remplis de réflexions plus ou moins orthodoxes, d'idées originales et de boutades sarcastiques à l'adresse des bureaucrates. La manière dont il a raconté son arrestation donnera une idée du ton de ces mémoires et de sa trempe d'esprit et de caractère. Ecoutons-le :

"Il était 6 ou 7 heures du soir, un jeudi, 16 novembre 1837. Je ne l'oublierai jamais, ce jour-là! Demeuré chez moi, parce qu'il faisait mauvais temps, j'étais bien paisiblement à hacher mon tabac pour fumer, un volume des romans de Sir Walter Scott près de moi; c'était, je crois, le troisième volume du *Pirate*. . . Il est jolice roman! . . . Le glorieux John Dryden y est cité sans miséricorde, par le poète Claude Hoveaux, son ami. Enfin, je ne pensais pas à faire de promenade au-dehors, ce soir-là, quand, tout à coup, j'entends un grand bruit dans l'escalier, qui conduit à mon appartement. On frappe à la porte.—Entrez, que je dis.—Et de suite je vois apparaître le ministre de la police, suivi d'à peu près vingt drôles à mine assez menaçante—portant cordes, bâtons, que sais-je? moi, . . . " Vous êtes mon prisonnier, me dit d'une voix élevée et d'un regard quelque peu farouche, M. B. Delisle.—Et pourquoi? " lui demandai-je.—" Pour Haute Trahison " qu'il me répondit.—Diable! dis-je, à part-moi, c'est sérieux! Pas de cautions pour cela? Monsieur.—" Non.—Faut donc aller en prison?—" Oui, j'en suis fâché.—Et moi bien plus, c'est égal, je me résigne."

Les ennuis et les rigueurs de la prison aiguisèrent sa verve sarcastique et son esprit frondeur. Ses compagnons de prison le recherchaient autant que ses géoliers le redoutaient. Ils trouvaient dans ses gais propos et ses anecdotes comiques une source intéressante de récréation.

Il avait été reçu avocat en 1836; et avait eu pour associé l'infortuné C. O. Perrault, qui fut tué l'année suivante